

LAOUCHEZ

Hommage à Louis Laouchez

FONDATION CLÉMENT



**LAOUCHEZ**

Hommage à Louis Laouchez

FONDATION CLÉMENT



## Louis Laouchez, l'abîme et la vie

par Joëlle Busca

D'une histoire croisant des chemins épars, de la Martinique où il est né, de l'Afrique qu'il a apprise, de la Caraïbe matrice de son imaginaire et de l'art européen, Louis Laouchez va ériger un pays intime, riche et fécond, duquel naîtra sa peinture, basée sur ses expériences, personnelles et artistiques, accumulées au fil de son existence. Il se dit « Nègre de tous les milieux » et défend une identité propre, métisse en perpétuelle transformation, nourrie de la relation aux autres.

L'aspect ténébreux, râpeux et bouillonnant de ses toiles évoque toujours l'humain, la densité de vie et de temporalité présente en chaque être. La peinture lui offre l'opportunité de construire, avec précision, une position, un exercice de l'art, en référence à une prise de conscience de la part sombre qui réside en lui, comme dans le monde.

Chaque œuvre met en scène le temps. Le temps long de l'histoire, le temps fugace du vivre. Avec le temps et la mort, les hommes créent du vivant. Avec le temps et la mort, Louis Laouchez crée de l'art. La formidable vigueur qu'il a mise, jusqu'à ses derniers jours, dans son travail, relie le mourir à la naissance.

Sa peinture est exercice, physique et spirituel. Pratique sans mélancolie d'un affrontement de la part la plus tragique de la vie, dont le quotidien, ses plaisirs et ses joies, nous distraient. Il y a les opprimés, les pauvres, éternellement confinés dans

l'injustice, la dureté et la ruine. Artiste au cœur du réel, il les place au centre de sa peinture. Le choix de ses matières solides (le bois), de ses textures rugueuses (l'écorce), le mouvement dans ses toiles, sa palette où prédominent les noirs, les rouges, les blancs, les ocres, les jaunes, établissent les éléments de la recherche d'un espace plus essentiel, plus signifiant, plus réel que celui de la réalité.

Louis Laouchez était mû par le projet follement ambitieux de donner un vrai sens au mot politique, de donner à l'art une véritable position dans la cité. Sa manière n'est ni totalement abstraite ni parfaitement figurative, elle s'impose avec une évidente impétuosité. Ses tableaux sont actifs, comme il l'était lui-même, toujours.

Ces plages de couleurs nouées, cernées de contours souvent noirs, irréguliers et torturés, qui leur confèrent rythme et épaisseur, insufflent à l'ensemble un dynamisme puissant, la composition prend vie. Cette impression de primitivité, spontanée et exubérante, le relie à une esthétique universelle, composée du voyage et de la rencontre.

Sa peinture emprunte à tous les mondes : mythes, légendes, histoire de la peinture, luttes sociales et politiques. Il est ouvert et attentif. Aux mystères primordiaux, à l'art ancestral, à l'actualité. Son œuvre est un assaut contre le réel.

L'extrême originalité de son art, ses visions, compactes, difficiles, leur douce géométrie, font parfois penser aux alphabets symboliques de Paul Klee. Il communique l'élémentaire des fondamentales puissances cachées. Il a inventé un royaume de figures, de lignes et de couleurs qui ne ressemble pas à la réalité, mais qui compose par lui-même une réalité, un concret. Son œuvre est existentielle, faite de formes vivantes. L'art agit par artifices. Les titres sont métaphoriques, et très explicites.

À la question « Dans quelle langue peut-on ? », il aurait sans hésiter répondu « La langue de l'art ». Toutes les œuvres de Louis Laouchez affirment sans jamais faillir les pouvoirs de la pensée



*Il veut tout fouler au pied*  
technique mixte  
107 x 89 cm  
2012

Collection Fondation Clément

artistique. Ce que je peins est juste, vrai et agissant. Aucun doute pour le troubler. Pas de solution de continuité entre l'artiste et le militant, ce sont bien un seul homme d'action. Toute la vigueur de son art réside dans son effort d'expression, considérable. Rugir les consignes de l'ordinaire, l'horreur de la mort. De soi au monde, il aura fouillé jusqu'à l'os le passage.

À la fin, il transige encore moins, le noir est de plus en plus charbonneux et éclairant. Il ramène à la racine, au principe, au mystère, à la peur. Le noir « Golfes d'ombre » poétisait Arthur Rimbaud. Le peintre ne se rend pas. Les tableaux deviennent hurlants, d'une âpreté sans contention, d'une vérité archi-crue. Il est définitivement libre, ce qui l'entrave est désormais dérisoire.

Il a su saisir l'aspect singulier d'un métier éternel, nommé art. Tout cela qui scelle, dans l'obscurité des sentiments, dans la faiblesse des chairs et dans la puissance des idées, un destin, une révolte.

La force barbare de sa peinture demeurera vivante, de cette saine violence qui puise au plus secret de l'imaginaire, qui procède des tréfonds de l'être, du songe, une culture millénaire, un lyrisme apaisé, un style puissant qui met en branle les énergies vitales, une création en actes, aux confins de l'abîme.

Énoncées en testament, des toiles : *Il lui fait peur, il est amoureux d'elle. J'ai enfanté. La naissance du Ych méchant. Broyeur d'homme. Je vous résiste. La chute sera dure.*



*Broyeur d'homme*  
technique mixte  
107 x 89 cm  
2012

Collection privée







Page précédente  
Atelier à Saint-Joseph  
(Martinique).

Ci-contre  
Louis Laouchez dans un  
atelier de l'école des Arts  
décoratifs de Nice.

Louis Laouchez à gauche  
de Pablo Picasso.

## Louis Laouchez, 1934 - 2016

par Jean Marie-Louise

La figure et l'œuvre de Louis Laouchez, dit Joëlle Busca, n'admettent pas de demi-mesure ou de réserve. On ne peut retracer ce qu'a été sa vie sans en évoquer les époques successives : celle des années d'enfance et de l'éducation du regard, celle de l'adolescence et de la rage d'apprendre, celle de ses années d'études aux arts décoratifs et de la mutation artistique, celle de son long séjour en Afrique et du façonnement de son identité d'artiste, celle du retour au pays.

**1934** : Louis Laouchez naît à Fort-de-France. Il grandit à Sainte-Thérèse et marque très tôt une prédilection pour le dessin et la nature et une attirance pour les activités manuelles.

**1946** : il quitte la communale pour le cours complémentaire des Terres Sainville, où M. Peu, professeur de dessin, le forme à une expression authentique.

**1950** : il passe avec succès le concours d'entrée à l'École des arts appliqués et s'inscrit en poterie céramique. Il apprend beaucoup et vite, avec une rare qualité d'investissement et un modèle de détermination. Il trouve au fil de ses quatre ans d'études toute l'aisance et toute l'autorité espérées : un talent très sûr de tourneur et à une maîtrise des techniques picturales.

**1952** : Il expose au 3<sup>e</sup> salon des Réalités Martiniquaises.



**1954** : il entre à l'École des arts décoratifs de Nice. À Nice il découvre toute la distance culturelle qui sépare son île du continent, une fracture ouverte entre deux mondes. Il se retrouve là très étranger, se sent singulier. Néanmoins, il prend le parti d'une solitude constructive et apprend à trouver ses repères. Il puise une consolation dans ses premiers contacts avec l'art moderne.

**1958** : il obtient un diplôme national en dessin, décoration et céramique et décide de partir en Côte d'Ivoire. Il devient professeur de dessin et d'arts plastiques à l'École normale d'instituteurs de Dabou, puis, après son service militaire, au lycée classique et moderne de Bouaké. Dans le même temps, il affine sa pratique artistique. Son œuvre se densifie, prend un style immédiatement reconnaissable, une beauté propre et, d'exposition en exposition (Abidjan en 1964, Bouaké en 1965 et 1966), affirme une singularité où se perçoivent l'énergie puissante et inventive, la poussée créatrice, l'élan, levés par l'Afrique ; où se joue déjà un dialogue entre les tendances majeures de l'Art Africain et les potentialités de la culture plurielle des Antilles ; où se manifeste la recherche d'une nouvelle compréhension de

lui-même et de sa place dans le monde, et d'« une satisfaisante expression des réalités diverses qui le possèdent et qui concernent, au-delà de sa propre personne, le tragique univers, méconnu ou trahi, du Nègre des Antilles. » (Henri Micaux).

**1964** : il retrouve, Serge Hélénon, son condisciple à l'EAA et à l'EAD, au Mali. Ils créent l'École Nègre-Caraïbe dont le manifeste balise le terrain de leur recherche. « ... ravisés par leur séjour africain, ils entendaient développer un propos, qui puisse sereinement concilier les mythes ancestraux de la terre originaire et leur quête présente pour essayer de nous révéler une face plus cachée, plus suggestive, nuancée des choses et restituer des mots oubliés, des accords retrouvés. [...] ils cherchaient à leur tour à nous faire entendre les sons étouffés [...]. Ils voulaient eux aussi dire leur vision, leur version des choses tues, jamais assez exprimées, métaphores toujours réinventées [...] ils se voulaient les griots d'une histoire non événementielle [...] les traducteurs d'une histoire lente à s'inscrire, à s'établir, à se faire reconnaître ». (P Monjoly).

**1966** : sa présence au Festival mondial des arts nègres de Dakar couronne une réputation naissante et déjà flatteuse.

**1967** : il quitte l'enseignement pour mettre ses connaissances d'artisan au service de la Haute-Volta. La tâche lui est confiée de créer et de diriger à Ouagadougou le Centre national d'artisanat d'art de Haute-Volta.

**1970** : après une parenthèse de quelques mois employée à l'obtention d'un diplôme national des beaux-arts à Marseille, il rejoint le ministère ivoirien du tourisme. Il est conseiller en charge des questions d'artisanat et de la mise en place d'un office national de l'artisanat d'art.

**1975** : il rompt son contrat avec la coopération pour revenir, riche son expérience africaine, participer à la vie artisanale et artistique de la Martinique. Il participe à la mise en place d'une structure dédiée aux métiers d'art.

**1980** : le ministre ivoirien du tourisme l'appelle à ses côtés comme conseiller technique et directeur de l'artisanat. Le travail accompli sur le terrain et au sein des cabinets ministériels en Haute-Volta et en Côte d'Ivoire, dans le cadre de ses missions, sera récompensé par des résultats admirables et avantageux pour ces pays.

**1984** : à l'entame de la cinquantaine Louis revient en Martinique. Il s'investit sans trêve dans des fonctions de responsable du Bureau de l'artisanat au conseil régional. Son enthousiasme est intact : il a surtout en tête de relancer dans l'île l'usage oublié du bambou. Il poursuit sans pause son cheminement artistique que réchauffe le contact avec la terre natale. Il dit vouloir « être dans sa complexité, ouvrir un dialogue entre ses différents moi, investir son réel, cerner la réalité dans laquelle il vit et faire exister dans son travail ce qui nous est propre culturellement, affirmer son métissage, arracher au passé ce qu'il a de plus intéressant ». L'expression picturale fait alors entendre « l'impact européen, les circulations asiatiques et indiennes, ces voix et ces silences de tant de peuples noués au cœur des plantations, de tant de sacrés, de tout ce que Laouchez porte en lui et qui agit en nous ». (P. Chamoiseau).

À partir de **1996**, il se consacre à sa passion : créer. C'est-à-dire poursuivre la recherche patiente de son identité profonde, continuer à « décapier l'épaisse gangue masquant toute différence, caractéristique de l'hybridation dont nous sommes la fertile résultante. » (M. de Grandmaison), explorer de nouveaux chemins. Il rencontre ainsi une autre parcelle d'identité indémêlable de son africanité : sa part d'amérindianité à laquelle il s'abandonne. Le totem fait son apparition avec ses contours massifs et imposants, portant au maximum de tension et de concentration les mémoires que la Caraïbe garde et les faisant surgir en une sorte de synthèse tumultueuse.



La vie de Louis Laouchez a été une aventure humaine unique et forte. Il a cheminé parcouru les géographies en toute liberté, par ses propres forces, son intelligence et sa volonté. Il a traversé les décennies avec toujours le même allant. Il a suivi le seul chemin qui vaille : celui de l'amour pour son pays et pour ses semblables et il s'est forgé un destin en accord avec lui-même, avec les autres et avec le monde.

Ce livret est publié par la Fondation Clément à l'occasion de l'exposition **Hommage à Louis Laouchez** du 10 mars au 7 mai 2017

La Fondation Clément remercie Claudine Laouchez, Benoit Laouchez, Laurent Laouchez, Joëlle Busca, Jean Marie-Louise, Anne Chopin, Hervé Chopin, Jean-Louis Saiz, Robert Charlotte et Gérard Germain.

Crédit photographique  
Archives de l'artiste : 12, 14,  
Robert Charlotte : 4, Gérard Germain : 7, 9,  
Benoit Laouchez : 10, Jean-Louis Saiz : 17

Les photographies des pages 10, 12, 14 et 18 sont extraites de l'ouvrage **Louis Laouchez** publié par HC Éditions en 2009.

Conception graphique : studio Hexode  
Impression : Caraïbediprint  
ISBN : 978-2-919649-34-1

Accrochage : Jean-Pierre Marine et Jean-Etienne Careto  
Menuiserie : CAA  
Peinture : Serge Pain  
Éclairage : Association la Servante  
Signalétique : Dazibao



